

[Back to Issue Content](#)

## Les avatars de l'absurde dans *Mendiants et orgueilleux* d'Albert Cossery

[Agnès Hafez-Ergaut](#)  
[University of Tasmania](#)

### Abstract

This article deals with the notion of the absurd and explores its interpretation from a non-Western point of view in a novel by the Egyptian writer Albert Cossery, *Mendiants et orgueilleux*. It argues that the novelist parodies the philosophy of the absurd by using characters whose outrageous actions and attitudes ridicule what was acclaimed by Sartre as new humanism. It aims at demonstrating that Albert Cossery, by presenting an image of the absurd distorted by parody and ridicule, refutes the notion of the absurd and advocates the superiority of the principle of life over a philosophy that undermines its integrity.

“Vous me surprenez, mon oncle”, déclare l’héroïne de *La Morte*<sup>1</sup> à son oncle qui l’a élevée dans les principes modernistes d’individualisme et de progrès.

Comment un esprit tel que le vôtre ne s’est-il jamais douté que je pouvais tirer de vos doctrines et de nos communes études des conséquences, des enseignements différents de ceux que vous tiriez vous-même?

Cette interrogation, qui dévoile le danger de toute expérimentation intellectuelle et sociale et dénonce la naïveté qui préside à son émergence, introduit notre propos sur l’absurde dans le deuxième roman de l’écrivain égyptien Albert Cossery, *Mendiants et orgueilleux*.

Or, avant de débiter, une mise en garde s’impose. En effet, d’aucuns verront peut-être dans le propos qui suit, et au prime abord avec raison, une justification à la rhétorique post-colonialiste d’un Edward Saïd ou d’un Connor O’Cruise, qui dénonce l’élaboration d’une hiérarchie intellectuelle et morale dictée sur le positionnement géographique: le nord imposant ses idées au sud dans une relation de suprématie et de paternalisme, le sud livré aux expérimentations du nord, etc. La notion même de l’absurde, notion éminemment romantique et littéraire, et toutes les définitions intellectuelles dont elle a fait l’objet étant uniquement occidentales, la fameuse expression “les salauds”, surtout, qu’emploie Albert Cossery dans la bouche de Gohar, le héros de *Mendiants et orgueilleux*, pour désigner les mêmes, trop accolée à

Sartre et à *La Nausée* pour être originale, tous ces éléments semblent corroborer une démarche fondée précisément sur cette hiérarchie. Or, et c'est là notre argument, si *Mendiants et orgueilleux* est un roman indéniablement consacré à la philosophie de l'absurde, il oppose à ce discours, avec un humour et une dérision qui servent élégamment à en masquer le ridicule, une réfutation magistrale aux allures de parodie. Ce faisant, l'auteur de *Mendiants et orgueilleux*, qui aime à répéter que "tous [ses] romans sont des histoires d'amour", préconise un humanisme fondé sur la vraie nature humaine, faite d'indolence et de plénitude.

Revenons à *Mendiants et orgueilleux*. Ce roman, écrit dans l'Égypte du début du XXe siècle, met en scène, autour d'un meurtre crapuleux dont on connaît d'emblée le coupable, quatre protagonistes principaux: Gohar l'universitaire au nom mythique<sup>2</sup>, instruit et philosophe, qui a quitté ses fonctions professionnelles et sa position sociale de professeur d'université pour s'adonner à l'observation comique de la dérision du monde et, accessoirement, à la consommation de hashich, dont le sevrage lui fait commettre un assassinat; Yeghen le mouchard, mendiant et petit trafiquant de drogue, qui consacre sa vie à rire de la vanité de ses contemporains, et à en jouir, et qui, par solidarité intellectuelle envers Gohar, qu'il considère comme une âme-sœur, monte une extorsion pour sauver son ami du harcèlement de la police, avant d'être lui-même soumis à la torture; El Kordi, jeune homme éduqué et idéaliste, à qui l'auteur donne la fonction de repoussoir dans le roman, qui pose comme révolté mais travaille comme fonctionnaire, et dont le combat révolutionnaire consiste à vouloir faire sortir la jeune Naïla, atteinte de tuberculose, de la maison close où elle est prostituée; et Nour El Dine, policier, tortionnaire et homosexuel, en proie au doute existentiel et aux affres de la frustration sexuelle, qui, au contact de Yeghen et de Gohar, finit par décider de démissionner et de vivre en mendiant, autant en vue d'assouvir ses pulsions réfrénées sans avoir à se cacher que pour satisfaire "un immense besoin de paix", ce qu'il sait pourtant ne pas être suffisant pour le rendre orgueilleux, son passé s'obstinant à le poursuivre. Déroutant et comique, le roman décrit une humanité insouciant et dérisoire, habitée par quelques êtres d'exception capables d'actions aussi entièrement désintéressées que radicalement absolutistes. En même temps, il prône une morale intellectuelle et sociale libre de toute convention ou entrave et fondée sur le refus forcené de collaborer à toute puissance autre que l'instinct individuel.

Or, d'emblée, et le lecteur nous pardonnera une assez longue citation, le narrateur expose la position de Gohar par rapport à l'absurde: il s'agit du refus.

Gohar s'insurgeait de toute son âme contre la conception d'un univers absurde. En fait, c'était sous le couvert de cette prétendue absurdité du monde que se perpétuaient tous les crimes. L'univers n'était pas absurde, il était seulement régi par la plus abominable bande de gredins qui eut jamais souillé le sol de la planète. (138)

Retraçant l'origine de ce refus, il juge d'abord "son enseignement à sa juste valeur: une monumentale escroquerie" et en tire ses conclusions:

Une telle accumulation de mensonges ne pouvait que donner naissance à la plus entière confusion. Et le résultat en était une angoisse à la mesure du monde. Gohar savait maintenant que cette angoisse n'était pas encore métaphysique. Il savait qu'elle n'était pas une fatalité inhérente à la condition humaine, mais qu'elle était provoquée par une volonté délibérée, la volonté de certaines puissances qui avaient toujours combattu la clarté et la simple raison. Ces puissances considéraient les idées simples comme leurs plus mortelles ennemies. Car elles ne pouvaient prospérer que dans l'obscurantisme et le

chaos! Aussi s'ingéniaient-elles par tous les moyens à présenter les faits sous les apparences les plus contradictoires, et les plus propres à accréditer la notion d'un univers absurde, dans le seul dessein de perpétuer leur domination. (138)

La philosophie de l'absurde serait-elle une vaste manipulation destinée à asservir les esprits et les hommes par la déstabilisation mentale? Correspondrait-elle à une sordide machination conçue par ceux qui profiteraient de l'éclatement des valeurs, de la confusion et de l'angoisse qu'elle provoque? Pour Gohar, en tout cas, nous relate le narrateur, la chose est entendue:

Il n'avait pas quitté l'université où il professait, et son appartement bourgeois de la ville européenne, avec l'intention de propager une doctrine nouvelle. Il ne se croyait ni un réformateur ni un prophète. Il avait seulement fui devant l'angoisse qui l'étreignait de plus en plus chaque jour. (138)

L'angoisse, ce sentiment vertigineux d'impuissance et de confusion, dû au matraquage d'idées contraires à la raison instinctive, qui "avait couvert des continents entiers" et qui menaçait maintenant, "de ses vagues dévastatrices les rives de cet îlot de paix où [il] avait trouvé refuge", à savoir la ville indigène peuplée d'illettrés bienheureux, l'avait induit "à cette conclusion fondamentale: le pouvoir sanguinaire n'avait aucune prise sur des individus qui ne lisaient pas les journaux" (137-138); desquels, incidemment, il faisait son matelas. A cette angoisse provoquée par une connaissance erronée, il opposait ainsi le retrait et le sommeil.

Est-il possible de réprimer le sourire qui nous vient à l'évocation de cette attitude, qui s'inscrit si évidemment à rebours du postulat de l'absurde défendu comme humanisme par un Sartre et aboutissant chez Camus à la morale de l'engagement? En effet, si l'abdication de Gohar est totale, loin d'être nihiliste, elle désigne néanmoins de véritables maux et partant, revendique des valeurs immuables: non la liberté de l'engagement mais la liberté primitive, non la dignité mais l'orgueil, non le respect de la personne mais l'attachement à la vie et à toutes ses aspérités.

"La seule dignité de l'homme: la révolte tenace contre sa condition", nous enseigne Camus. Ce prédicat conditionne tous les autres: si la seule dignité de l'homme réside dans sa révolte permanente contre lui-même, ce qui suppose plus qu'un divorce, une rupture, une scission, rien moins que l'acte de vivre est remis en question. Dans ce cas, en effet, les interrogations, toutes insolubles, sont nombreuses: comment l'homme peut-il alors ne pas haïr cette condition dont il est l'avatar? Peut-il la concevoir autrement que tragique? Par quels recours définitifs peut-il y échapper? Et en dernier ressort, quelle valeur peut-il lui donner?

Gohar, à l'instar d'Albert Cossery, s'insurge contre ces raisonnements et la société qui les fait naître, assez arrogante pour accepter "[d']entendre d'autres questions que celles auxquelles elle [est] capable d'offrir une réponse".<sup>3</sup> La vision tragique de l'existence, le manque de dignité, le meurtre même, n'ont aucune prise sur lui. Seule compte pour lui la paix de l'âme, dont il savoure toute la plénitude malgré la misère abjecte et la dépendance dans lesquelles il vit. Cette plénitude, faite d'oisiveté, "la condition première de l'être [et] aussi celle de la connaissance, de la plénitude de l'intelligence"<sup>4</sup>, lui fait comprendre la dérision du monde. Écoutons-le: "Où vois-tu quelque chose de sérieux, mon fils?" (17) demande-t-il à El Kordi, qui "avait en ce

moment l'air de porter tous les chagrins de la terre", puis laissant le narrateur continuer:

Mais ce n'était qu'un état qu'il s'imposait de temps en temps pour croire à sa dignité. Car El Kordi s'imaginait que la dignité était seulement l'apanage du malheur et du désespoir. C'étaient ses lectures occidentales qui lui avaient faussé ainsi l'esprit." (16)

La dignité, dans *Mendiants et orgueilleux*, n'a pas trait au tragique, elle ne se résume pas à une vision romantique importée de l'existence humaine, elle n'occulte pas en l'homme sa capacité de bonheur. C'est d'ailleurs pour cette raison que Gohar admire tant Yeghen, le voyou: "A aucun moment", poursuit le narrateur,

il n'était amoindri par l'indignité de ses actes; il acceptait toutes les abjections du destin avec un optimisme féroce. Il était sans dignité, mais cela ne l'empêchait pas de vivre. Ce que Gohar admirait surtout en lui, c'était son sens véritable de la vie: la vie sans dignité. Être vivant suffisait à son bonheur. (28)

C'est que la dignité décrite dans les livres d'Occident, n'est qu'une construction de l'esprit, au mieux une chimère, au pire une vanité. Elle n'a en tout cas aucun impact sur le principe même de la vie: "Ce qu'il y a de plus futile en l'homme," se dit Gohar en considérant El Kordi,

c'est cette recherche de la dignité. Tous ces gens qui cherchaient à être dignes! Dignes de quoi? L'histoire de l'humanité n'était un long cauchemar sanguinaire qu'à cause de semblables sottises. Comme si le fait d'être vivant n'était pas une dignité en soi. Seuls les morts sont indignes. (28)

Le principe de la vie, dans l'humanité de *Mendiants et orgueilleux*, est un bien, et un bonheur, inaliénables.

Car "la vie est simple", répète l'auteur de *Mendiants et orgueilleux* qui prône "un retour à l'humain".<sup>5</sup> Si l'homme accepte de se réconcilier avec le principe qui le régit, il élimine le tragique de sa condition. Et s'il admet que sa condition n'est plus tragique, pourquoi n'admet-il pas, en renversant la proposition, qu'il n'y a rien de tragique dans l'existence? Gohar opère cette ultime pirouette, et il en tire une certitude. Faisant suite à "l'émerveillement qu'il avait devant l'absurde facilité de la vie", à la vue de "la misère grouillante qui l'environnait" et qui "n'avait rien de tragique" tant elle était mue par "une prodigieuse insouciance" (11), il se remémore la jeune prostituée que, sous l'emprise du manque, et sans aucune prévention, il a étranglée<sup>6</sup> pour lui dérober ses bracelets qu'il croyait de valeur: "...rien n'avait d'importance", commente le narrateur.

Même un crime le laissait indifférent. N'était-ce pas un progrès appréciable? Ce meurtre avait tranché les derniers liens qui le rattachaient encore à son passé de mensonges. Heureuse délivrance. Il n'était plus asservi aux ridicules tourments de la conscience. La certitude qu'il avait acquise du caractère dérisoire de toute tragédie l'empêchait de reprouver son acte. Il niait le drame, tout simplement. (141)

La facilité avec laquelle Gohar cède à la tentation de commettre un meurtre et celle avec laquelle il tue, lui font comprendre la faillite d'une morale fondée sur la conception tragique du monde et l'appréhension du malheur comme fin de l'existence. La simplicité déconcertante de son geste, sa réalité irrémédiable, le

confortent dans sa philosophie. L'homme, prédateur ou victime, n'est que ce qu'il est et non ce qu'il voudrait être, et l'essentiel de la vie s'inscrit dans cette évidence, tout autre considération étant futilité et folie et relevant du mensonge et de la manipulation: "Prendre au sérieux ce monde dérisoire? Là avait résidé sa folie. De longues années de folie". (164) Albert Cossery, dans *Mendiants et orgueilleux*, défend ici le principe inébranlable de la vie et de l'instinct.

L'on serait tenté de conclure par cette interprétation. Ce serait pourtant faire preuve de superficialité et sous-estimer la révolte sourde et dévastatrice qui sous-tend *Mendiants et orgueilleux*, l'in vraisemblance des personnages et de leurs actions en étant l'ultime argument. En effet, l'enseignement de ces derniers prône l'acceptation d'une misère abjecte et dégradante; la dépendance à la drogue; la moquerie de toute chose, en particulier de la dignité sociale et individuelle; le mépris de la vie, puisque Gohar tue et qu'il pousse la dérision à s'en défendre en prétendant à l'officier de police venu l'interroger que "l'homme est devenu une fatalité pour ses semblables [...]. Pire qu'un tremblement de terre [...], il fait plus de dégâts" (183), ce à quoi le policier répond qu'il ne peut pas arrêter un tremblement de terre; le dédain de la propriété puisqu'il se dépouille de tout et que Yeghen vole; et du travail, puisque El Kordi s'ingénie à négliger les tâches pour lesquelles il reçoit un salaire misérable certes, mais qui lui permet de subsister et d'avoir des rêves, celui de sauver la jeune Naïla. Il dévoile également l'absurde de ce principe de vie si âprement défendu: le retrait de la vie sociale suppose le mépris de ses semblables, puisqu'ils ne peuvent satisfaire aucune attente; la drogue, en tant que moyen d'évasion, achoppe contre la dépendance; la dérision bute contre la torture, même si Yeghen, le visage ravagé par les coups de poing, tente une plaisanterie; et en dernier ressort, l'orgueil n'est qu'un état d'esprit. L'enseignement des personnages de *Mendiants et orgueilleux* relève non seulement d'un dénuement, mais d'une dénudation radicale qui confine à la régression. D'ailleurs, Gohar et Yeghen y font écho. Débattant avec Nour El Dine de leur choix entre "la réalité née de l'imposture, et dans laquelle [il] se débat comme un poisson pris dans un filet" et la "réalité souriante reflétant la simplicité de la vie", et des vertus de l'abdication sociale, considérée par le commissaire comme la négation du progrès, les deux compères déclarent, triomphants: "Il faut choisir. Le progrès ou la paix. Nous avons choisi la paix." (181) Leur rejet de la société telle qu'elle se présente à eux, et l'angoisse qu'elle leur inspire, les induisent à s'en exclure de façon radicale et définitive. Leur révolte s'exprime donc par la volonté de faire table rase de toute dimension humaine autre qu'instinctive et pulsionnelle.

L'on reconnaît donc ici encore la parodie de la philosophie de l'absurde censée créer un humanisme fondé sur la négation de toute valeur, et générant une liberté sublime, seule digne de la grandeur de l'homme. La révolte de *Mendiants et orgueilleux* s'affine du même coup. Dirigée non contre la condition humaine, comme celle de Camus ou des existentialistes, ni contre l'absurde qui, par nature, la caractérise, elle exalte, en l'y opposant, le principe de vie, pour mieux condamner tout ce qui le souille: les atteintes intellectuelles à son existence, à son intégrité et à sa liberté inaliénables (même si ces dernières sont menacées par la torture, la misère ou la carence), motivées par la quête futile et dérisoire du pouvoir ou du profit. Cette révolte condamne la portée de ces atteintes intolérables - leur succès dépendant par exemple de l'idéalisme d'un El Kordi, prêt à collaborer au monde parce qu'il croit pouvoir le changer par la révolution. Elle en dénonce également l'arrogance, à l'instar de Gohar définissant "son silence" contre "les salauds" [non comme une acceptation

mais comme] une non-coopération, “[refusant] tout simplement de collaborer à cette immense duperie” (166) et arguant que “quand le peuple sera uniquement composé de mendiants, [leur] superbe domination tombera en poussière” (166). Elle en révèle enfin, en les parodiant, les dangers psychologiques dévastateurs, “l’arbre de la science ne [produisant] pas les mêmes fruits sur tous les terrains”, comme le conclut l’héroïne de *La Morte*, dont la déclaration initiait notre propos. La révolte des personnages de *Mendiants et orgueilleux*, prônant la subversion par l’inertie et la révolution par l’abdication, ridiculise, par sa dérision, son outrance et un humour railleur, les élaborations philosophiques d’une intelligentsia occidentale occupée à démontrer l’absurde et revendique la paix, cet état où l’esprit est son propre maître, où l’homme, ignorant l’angoisse existentielle, n’obéit qu’à lui-même, et qui fait tout son orgueil; ce dont Nour El Din, l’ancien tortionnaire au service d’un pouvoir infâme, reconverti dans la mendicité pour cause d’intégrité personnelle, demeurera irrémédiablement dépourvu.

Car tous ces personnages, et nous concluerons sur ce point, par leur caractère extrême, sont aussi invraisemblables que leur conduite est improbable; ce qui les rend tout aussi fictifs et romanesques qu’un Roquentin ou qu’un Meursault. Ainsi l’auteur de *Mendiants et orgueilleux*, en condamnant les interférences qui dégradent la plénitude humaine, s’ingénierait-il, en une ultime pirouette, à proposer un absurde à rebours.

## BIBLIOGRAPHIE

- Al-Saadam, N. (1982). *Ferdaous, une voix en enfer*. Editions des Femmes, Paris 6.
- Baldensperger, F. (1907). Les définitions de l’humour. *Etudes d’histoire littéraire*. Paris: Hachette.
- Cossery, A. (1994). *Les hommes oubliés de Dieu*. Paris : Editions Joelle Losfeld.
- Cossery, A. (1999). *Mendiants et orgueilleux*. Paris : Editions Joelle Losfeld.
- Fenoglio, I. (1991). Caricature et représentation du mythe: Goha in *Images d’Egypte de la fresque à la bande dessinée*, Le Caire, CEDEJ, 133-144.
- Fenoglio Abd el Aal, I. (1984). Albert Cossery Ecrivain de langue française et d’expression égyptienne, Centre International de Francophonie, Université de Paris Sorbonne, Paris IV, octobre 1984.
- Fenoglio Abd el Aal, I. (1986). Albert Cossery, une recherche d’authenticité, *Les Cahiers de Chabramant* 3-4, Le Caire, 174-194.
- Fontaine, J. (1986). Le nouveau roman égyptien 1975-1985, *IBLA*, t.49, no 158, 215-262.
- Feuillet, O. (1886). *La Morte*. Paris: Calmann-Levy.
- Kober, M. & Lançon, D. (eds) (1999). *Entre Nil et sable : Les écrivains d’expression française en Egypte (1920-1960)*. Paris: CNDP.

Millois, J.-C. (1995). Petit dictionnaire à l'usage des lecteurs de Cossery, Prétexte éditeur, 10-15, n°2-1995 / note de lecture sur *Conversation avec Albert Cossery* (M. Mitrani), p.62, n°5/6.

Morabia, A. (1975). *Le gihad dans l'islam médiéval*. Thèse présentée devant l'université de Paris IV, 1er juillet 1974, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1975, 12.

Tomiche, N. (1981). *Histoire de la littérature romanesque de l'Égypte moderne*. Paris: Maisonneuve & Larose.

Van de Walle, B. (1969). *L'humour dans la littérature et l'art de l'ancienne Égypte*. Instituut voor het Nabije Oosten, Leiden.

## Notes

1Octave Feuillet, *La Morte*, Calmann-Levy, Paris, 1886, 105.

2Le patronyme, et ses variantes, désignant le personnage du fou, se retrouve en effet dans toutes les littératures du Moyen-Orient depuis leurs origines.

3Albert Morabia, "Le gihad dans l'islam médiéval", thèse présentée devant l'université de Paris IV, 1er juillet 1974, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1975, 12.

4"Le savoir-vivre égyptien d'Albert Cossery", in *Entre Nil et sable. Les écrivains d'expression française en Égypte. 1920-1960* (co-direction avec Marc Kober et Daniel Lançon) Paris, CNDP, 106-112.

5Cette expression est le titre originel d'une des nouvelles des *Hommes oubliés de Dieu*.

6Précisons que la femme, quelle qu'elle soit, dans l'œuvre d'Albert Cossery, fait l'objet d'un portrait particulièrement péjoratif et d'une suspicion presque caricaturale. Seules quelques très jeunes filles, assez fortes à la fois pour satisfaire leur sexualité naissante (et celle de leur partenaire souvent beaucoup plus âgé) et pour braver les tabous et la morale bourgeoise, sont épargnées. Le protagoniste féminin principal de *Mendiants et orgueilleux* est une tenancière de maison close, animée par l'esprit du lucre, obscène de vulgarité mais obséquieuse en cas de danger. Comme la plupart de ses consœurs, elle incarne tous les traits méprisables que Cossery applique à ses personnages féminins. Quant à Arnaba, la victime, jeune femme "ignorante, primitive [et] à la sexualité primaire" (34), son sinistre destin trouve confirmation dans l'insignifiance de son existence.

[Back to Issue Content](#)

---

© Copyright 2004 - [Flinders University of South Australia](#)